

« Où donc placer l'homme, dans l'univers de la femme ? Dans la pensée ? Impossible c'est trop mesquin. Dans le domaine psychologique ? Pas non plus : il y a une nette incompatibilité de climat. Dans le besoin spirituel ? Alors ma chère, je peux vous dire qu'on se suffit à soi-même ; amplement. »

A. Gomez-Arcos



L'océan ne se trouve pas loin. A environ quelques centaines de mètres à vol d'oiseau. Sa fraîcheur contrarie à peine une chaleur de couette qui semble hypnotiser les gens de l'île.

Agnès traîne au lit, gagnée jusqu'aux entrailles par l'inertie de l'atmosphère. Son humeur est légère, elle a dû faire de beaux rêves. Elle baille sur cette pensée. Son esprit paresseux renâcle à s'échapper complètement des ténèbres et le corps en chien de fusil tourne le dos aux exigences de l'heure avancée. La lumière jaune du plein jour qui presse les volets, attend sans broncher et taquine allègrement la jeune fille par le biais du rai qui se profile. C'est bon d'être en vacances. C'est bon de satisfaire le caprice de l'instant. De s'abriter de la géométrie du temps et de son emploi forcé. Notamment dans son île de la Réunion, son beau nid sorti des eaux. C'est là qu'elle est née.

Encore une de tes lubies, a avancé sa sœur, quand elle a décrété vouloir consacrer son temps libre à la recherche d'un dieu ou d'un fétiche... Tu t'expliques maintenant la présence de la bible sur ma table de chevet Sylvia ?... Je commence par sa lecture. Je compte bien pousser la curiosité plus loin, à d'autres sources. J'ai envie d'aimer aveuglément et de croire que je le suis. Dans la confiance et jusqu'à la fin de mes jours, il y a urgence !! Je laisse tomber les intérêts profanes et j'offre un terrain fertile.

As-tu remarqué comme ils rayonnent ces visages de croyants, comme l'on dit, avec leurs yeux d'amoureux tout neufs ? Ils ont presque tous en permanence, l'expression de qui vit un conte de fée... Il me tente ce principe-Dieu. Il me tente, l'accord parfait, âme dans âme. C'est un véritable trésor. Je le veux ce trésor ! Inutile d'espérer une

preuve par neuf je le sais ; pas plus qu'une démonstration mathématique probante. Puisqu'il y a besoin pressant, disponibilité et consentement de ma part, je suppose qu'en y mettant du mien « l'imprégnation » se fera petit à petit. Et le miracle du lien. Absolu. Définitif. Le changement s'inscrira sans heurt.

Pudeur oblige, Agnès avait ensuite plaisanté sur elle-même très légèrement, et sur le pouvoir des magiciens...

— ...« En y mettant du mien... » laisse-moi rire, je ne suis pas d'accord, je crois que tu pars perdante Agnès. La pluie tombe du ciel, c'est un fait établi aux yeux du monde entier... Pas « d'imprégnation » comme tu dis, tu es tout de suite mouillée !!! Mais sérieusement, les religions sont comme ces pots de géraniums dont on encombre les fenêtres pour cacher un ciel gris. Les dieux en sont les gardiens. Laisse-toi donc bercer en attendant la pluie... le coup de « sa » grâce. C'est sa façon à lui de se présenter et de s'imposer, ce dieu qui se camoufle...

— A moins que je ne demande à Jésus un bouche à bouche très chaste pour m'insuffler l'esprit ; c'est ce qui se serait passé avec Marie-Madeleine.

C'est une éventualité émit la voix enjouée de Sylvia.

Sylvia s'est moquée. Mais tu sais bien qu les Japonais, au Moyen-âge disaient que le sexe, c'est la voie royale qui mène au divin ! Agenouillée pour un signe de croix, après une moue éloquente elle s'est échappée, abandonnant sa sœur à l'écho de propos qui entravaient l'approche d'un espace incertain.

Leurs parents ont eu l'intelligence – à moins qu'ils n'aient commis l'erreur de ne pas les conditionner en matière de religion –, de leur en réserver ultérieurement le choix... L'intelligence, c'est beaucoup dire, car le jour où elles ont touché le fond de la question, c'est la solution de facilité qui est apparue aux deux filles.

Elles sont tout de même passées sur les fonds baptismaux par principe, ceci tout à l'avantage de la robe de dentelle séculaire, chaque fois remise en forme pour la circonstance. Et si finement travaillée Émouvante à souhait ! Agnès envisage de la ressortir elle aussi de son carton, si elle a un jour des enfants. Elle n'est pas contre.

— Nénène ? Que fais-tu ?

— Ma beauté... enfin réveillée ? Sais-tu l'heure qu'il est ?

Elle a des yeux tendres la servante, un peu bêtes, de ces yeux qui n'accrochent pas ; une nature douce et ouverte, une taille épaisse à la Greuze avec lequel, exceptionnellement, toute la famille se sent en parfaite harmonie en raison de l'aura bienfaisante de Nénène.

Elle a traversé la pénombre, et les dessins jaunes de sa longue jupe en coton se sont fondus dans le soleil quand elle a poussé un volet. Elle s'est approchée du lit, a pris la main fine de petite oisive dans sa longue main rugueuse, une main qui avec tant de douceur faisait glisser les « bonbons fesses » quand l'enfant était malade.

— Apporte-moi mon plateau de déjeuner s'il te plaît ; avec du thé pour aujourd'hui. Demande à Mère d'y ajouter un livre, n'importe lequel qui ne soit pas fatigant.

Son père était parti tôt ce matin à la pêche à la truite à Takamaka. Il devait maintenant se trouver à la conserverie pour son petit programme quotidien. Il agace Agnès, à être continuellement sous pression, et négliger de se « laisser vivre » de temps à autre. « C'est ça vivre ! affirme-t-il... Et puis il faut être continuellement derrière le personnel, vous verrez plus tard ! »

La vie du couple est trop remplie au goût des deux sœurs, car partagée entre la famille, la conserverie, les réceptions et fêtes – celles de charité entre autres – à la moindre occasion. Ce qu'elles considèrent, les mâtines, avec la tendance à l'excès de leur jeune âge, comme le terrorisme des convenances, dans la rumeur des bla-bla-

bla conventionnels. On y croise moult regards. Une kyrielle de noms flotte à la volée. Des sortes de poupées de cire peinturlurées et bardées de richesses scintillantes exaltant les beautés, s'affichent là. Des boys se penchent, remplissent les verres. Passent. Tout le monde passe, virevolte au milieu de magnifiques meubles indonésiens. Va et vient quasi permanent. Nos deux filles s'y faufilent, alimentant leur théâtre secret de caricatures cocasses. Leurs bavardages, de plaisanteries et critiques acerbes. Bon nombre d'entre les hôtes y échappent tout de même, les privilégiés auxquels elles accordent leur bienveillance.

Leurs parents regardent les autres vivre, n'en tirant aucune leçon. Les distractions qui s'offrent, les plus courantes et à la portée de tous, sont pour eux, hors de question ; ignorées. On ne fait que ce qu'on se doit de faire. Travailler dans la joie c'est ce qui s'appelle vivre répète le père. Ma vie c'est le travail, le travail est chose sacrée. « Ma vie c'est votre mère » rétorque suavement Agnès l'œil malicieux. Mais la mère écoute le maître des lieux sans sourciller, toujours prête à se prosterner devant son visage de papier glacé, tel un toutou baveux. Aucune trace de l'attendrissement existant dans le regard convenu. Attitude de commande qui énerve Agnès au plus haut point.

Une famille heureuse somme toute ! La blanche demeure coloniale à la Disney-World, bien fermée sur elle-même par clôtures à festons, dentelles en fer et varangue en toile de fond, baigne en permanence dans le soleil. Le plancher en marqueterie et les grands fauteuils cannelés dans leurs montants en tamarin procurent un certain raffinement des tons, à l'intérieur. Les façons de faire des hôtes ajoutent aussi à la chaleur du cadre. Des arbres protègent des regards indiscrets cette propriété des « Zoreilles », qualificatif de choix qui les distingue des autochtones. Un flamboyant séculaire déploie allègrement ses fleurs rouges comme des pompons de fête au-dessus

de muscadiers et de girofliers. Des parterres ici et là, des rosiers et des grappes d'orchidées, quelques vasques. Un décor doucereusement mouvant les jours de brise.

Peu de bruits parviennent du dehors. Seules les interjections du sécateur du jardinier fragmentent le silence. Quelques éclats de voix ou des talons qui claquent sur l'allée centrale marbrée de blanc et noir.

Les nombreux domestiques d'autrefois ont déserté la cour arrière, ses dépendances, la cuisine et les logements. Un arbre unique trône, fier, à mi-chemin entre ceux-ci et les dépendances. C'est un palmier, le roi de l'espace, l'ancêtre des ancêtres, plus vieux encore que la Nénène qui sert la famille depuis des années, depuis toujours semble-t-il. Faisant fonction de cuisinière, lingère et femme de ménage, elle joue ses rôles à fond, avec une grande gaieté de cœur. Nénène est la voix de l'exemple.

Voilà ton plateau Agnès. Veux-tu aussi un jus d'orange ? Le livre est là. Les « plaisirs simples ».

— Qu'est-ce que tu entendrais par « plaisirs simples »  
Sylvia ?

— Faire l'amour à la papa.

Elle n'est jamais sérieuse, tourne tout en dérision et avance dans la vie à tours de valse dans ses fripes de romanichelle. Sylvia c'est le jaillissement, la vie, une artiste du savoir-vivre le moment présent. Avec des yeux projectifs et qui agrippent, des mains de rêve qui d'emblée suscitent le désir. Les femmes les admirent. Puis jettent un regard discret sur les leurs. Agnès l'appelle Niagara et Niagara fascine. Quand elle la touche, c'est avec l'impression de toucher ce qu'elle aimerait être. Chimie du charme et de l'aplomb dore le clinquant et vous habille de vieux rose. Elle ne sait pas baisser les yeux Niagara. On aime ses mensonges. Son entrain aussi quand elle chante, très mal pourtant. Le morceau à peine exécuté, elle passe à

un autre genre, une histoire drôle, une trouvaille quelconque tandis que sa voix brûle encore comme du soufre. Elle semble toujours avancer sur une scène.

On l'écoute, on la regarde, un vrai lance-flammes... Allez Sylvia encore une histoire !... Et l'auditoire de s'enthousiasmer. Et elle d'avaler son succès bouche ouverte, à grandes lampées, ses longs cils bandés, avec le rimmel qui coule, les doigts en extension, aux ongles écourtés par des petites dents coquines. Et leur mère de porter souvent la main à sa gorge, l'œil exorbité, comme pour stopper de cette main, l'échappée des mots trop crus de cette fille à la frimousse d'écureuil.

Au loin, imperturbables, les vagues poursuivent leur jeu dans leur polyphonie. A cloche-pied, Agnès fuit. Tempête dans la tête, elle se sauve, rouge et honteuse. Elle a à peine dix-sept ans sa cadette, des amants à la pelle, de qui elle gobe serments, balivernes et compliments avec complaisance, persuadée qu'ils sont tout à fait sincères. A n'en pas douter, elle doit finir par convaincre les flatteurs de ce qu'ils avancent. Une proie intéressante pour eux et qu'aucune retenue ne protège des tentations de jeter sa vertu par-dessus les moulins.

Agnès en souffre pour elle car elle est sensible à la grande fraîcheur de sa sœur. Une certaine innocence, son amour prononcé de la vie et de tous les plaisirs qui s'offrent, sont cachés derrière cette soumission

— Dis-moi Niagara... ?

— Secret ! Je choquerais la vierge.

Toujours à la traiter en gentille idiote. Ca n'est cependant pas elle qui s'est laissée prendre au piège d'un Luc insipide, approuvant tout à grand renfort de paupières ! Sorte de papillon au repos aux battements d'ailes réguliers, soporifiques... Agnès le fuit. Elle le dit aussi mou qu'une chique. Il représente le seul sujet de heurt entre les sœurs...

Niagara, le plus souvent agacée par des remarques désobligeantes, branle rageusement du chef pour la planter là sans discussion. Elle ne lui laisse même pas la possibilité de faire marche arrière tandis qu'Agnès se sent prête alors à toutes les bassesses, à faire – tant pis – de ce mièvre, un nanti de qualités surnaturelles pour éviter de casser sa Niagara.

Agnès doit s'avouer qu'elle l'envie. Elle aimerait tant être dans la peau de sa sœur quand ses yeux décollent en état de grâce à des milles de là...

Elle vient de l'entendre filer sur sa mobylette, la laissant seule à contempler toute déconfitée ses petits seins pelés par le soleil. Le collier en grains de Job offert par Sylvia a joué un bon moment entre ses doigts, avant qu'elle ne saute du lit.

Lorsque ce jour-là, elle lui avait attaché le bijou au cou, Agnès se trouvait torse nu, serviette nouée à la ceinture, devant le lavabo de la salle de bains. Sylvia lui avait alors barbouillé les mamelons et l'ombilic de rouge à lèvres, pour l'obliger ensuite à exécuter une danse du ventre endiablée. ...Allons Agnès ma chérie, danse, danse pour me manifester ta reconnaissance et ta joie... Elle tapait frénétiquement des mains comme sur une peau de tambour, tout en chantant quelque air barbare de son crû.

C'est là tout Sylvia. Sylvia l'excentrique, l'aimant qui touche tout le monde, qui embrasse, qui serre, qui se prête. Qui sait se caler dans la tempête. Cependant moins étonnante ; moins profonde aussi qu'une sœur qui navigue en silence et paraît hors d'atteinte...

L'index d'Agnès se laisse souvent aller dans le sillon secret de la poitrine, pour essuyer la sueur qui dégouline discrètement. Là, sa peau est douce comme le satin et le collier fait beau entre ses petites rondeurs dans leur sachet de dentelle fine. Personne non personne ne s'y est encore

égaré, elle compte en réserver le privilège à un unique, un Roméo. Elle se défend de faire grand cas de sa petite personne. Quelques admirateurs se sont hasardés dans l'approche. Elle y a répondu avec distance. Sa sœur en plaisante, mais Agnès est tellement plus attirée par la compagnie sauvage des garçons et leur franc parler, que par celle des filles ! Elle en conclue que c'est peut-être ce qui l'empêche de tomber amoureuse.

Les émois du cœur la tentent bien... L'amour semble donner une seconde vie à tous les amoureux qu'elle côtoie... Une seconde vie trop courte à son avis. Quant aux émois du sexe... plutôt attristant le tableau d'après la façon de faire des chiens. Elle avait assisté à leurs accouplements, bestiaux, obscènes, ridicules. Le choc pour Agnès ! D'après également les dires un tantinet salaces surpris ça et là dans la faune des terrasses des Cafés du Commerce. On dirait bien que l'amour n'ait pour seules racines que les feux du corps dans le mépris du Tendre. Et puis ça commence toujours dans le sang avec cette histoire d'hyménée. « Les femmes c'est fait pour saigner » a dit une certaine Joyce, dans une autre optique.

Niagara veut la convaincre... C'est si bon Agnès quand on "y" a goûté. C'est comme quand on a entamé un bon gâteau, on y revient. Sa sœur ne se laisse pas tenter par le gâteau. Agnès est encore jeune, et rien à sa connaissance ne vaut pour le moment les amitiés profondes et sans mesquinerie. Les rencontres où l'on échange et où l'on joue ! C'est ainsi que l'estime dure... "Mes petits frères" leur glisse-t-elle avec affection. La joie est vraie et les regards soyeux, qui font croire l'union des peuples possible.

Il arrive que l'on chahute son chignon. Il se dérobe. La tresse se déroule. Elle donne l'absolution.

Elle a rabattu son drap de dessus pour sauter du lit. Elle a enfilé sa robe en voile de coton bleu et a rejoint la pièce